

SUR LA TRANSFIGURATION DE NOTRE SEIGNEUR, LE CHRIST

Vous tous qui, grâce à l'abaissement du Verbe, avez rejeté le voile de la déraison et avez appris à méditer les choses d'en haut (cf. Col 3,2), écoutez mon conseil. Je veux vous offrir un festin spirituel. Le Verbe monte aujourd'hui au sommet altier de la Transfiguration; eh bien ! montons avec lui ! Dépouillons-nous d'un genre de vie alourdi par la matière, ténébreux, et revêtons la robe tissée d'une seule pièce à partir du haut (cf. Jn 19,23), cette robe qu'ornent de toutes parts les rayons des vertus spirituelles.

Cela, le Christ lui-même le désire, lui, l'initié sans tache, le Verbe du Père, supérieur à toute essence; lui, dis-je, qui d'en haut est descendu à cause de nous, et qui, par amour des hommes, a mendié notre chair.

Lui-même, je le répète, souhaite que, vêtus de blanc par toute notre vie et notre pensée, soulevés par un Esprit qui nous donne des ailes, nous fassions avec lui cette ascension.

Cela ressort du fait que, parmi ses apôtres, il a choisi pour gravir cette montagne ceux qui étaient les plus proches de lui.

Et pour y faire quoi ?

Pour y donner quel enseignement ? Pour y montrer la gloire de sa divinité, mais aussi la splendeur en laquelle, peu auparavant d'une façon plutôt secrète et maintenant avec éclat, il a transformé cette nature qui avait entendu : «Tu es terre, et tu retourneras à la terre !» (Gn 3,19).

C'est bien cela que nous célébrons aujourd'hui: la déification de notre nature, un changement en mieux, la sortie et l'ascension de ce qui est selon la nature vers ce qui est au-dessus de la nature.

Comment donc et d'où vient une grâce si grande, si merveilleuse ? De la divinité, qui dépasse incomparablement tout ce qui se peut concevoir et dire, et qui triomphe par le Verbe de ce qui est humain. C'est par elle que ce qui est oint selon l'infailible, quoique indémontrable, tradition du mystère, soit réellement et soit appelé ce qui oint. Seule subsiste la différence immuable, gardée telle par le mystère, en raison de l'union sans confusion selon laquelle a lieu la victoire du meilleur, ou, pour le dire plus justement, l'inexprimable déification. Celle-ci fournit la preuve la plus vraie d'elle-même, à savoir : l'unité et l'identité hypostatiques des composants, dont nous savons qu'elles se sont réalisées dès le début, lorsqu'a pris corps le mystère d'union.

Je parle de ce qui nous concerne, c'est-à-dire de l'entrée en composition du Verbe et de sa venue à une nouvelle existence, ici-bas et à cause de nous – cela, sans mélange aucun –; de sa seconde naissance, en somme, de celle qui l'a fait naître, sans père, de la Vierge Mère. C'est de là que, selon le juste enseignement des théologiens, nous vient comme d'une source intarissable ce don incomparable d'une déification sans alliage.

Les anges en sont dans l'admiration; les archanges en chantent la gloire; toute l'ordonnance intelligible des êtres supracosmiques y trouve un aliment immatériel. Par là même ils constituent la preuve la plus claire et la plus véridique de l'amour du Verbe pour les hommes : impuissants à en saisir l'océan infini, illimité, par la contemplation, ils font de cette incompréhensibilité même le début d'une plus grande contemplation et ascension.

Cela, nous aussi nous voulons maintenant le chanter, mais nous n'en sommes pas capables autant qu'il le faudrait. Comment, en effet, si le tout de la louange n'a pas été concédé aux anges, à ceux qui contemplant la première splendeur et qui, sans cesse, dansent en chœur autour de la Divinité, reine de toutes choses, comment le serait-il à ceux que le divin Jérémie appelle les captifs de la terre (Lm 3,34), à ceux qu'opprime la ténèbre d'un corps vil, misérable, tendant de tout son poids vers le bas? En raison de quoi il arrive fréquemment que nous n'acceptons même pas de

recevoir une révélation, si floue soit-elle, des réalités bienheureuses et intelligibles. Notre esprit est en effet dominé par son penchant à ne croire qu'à ce qu'il voit, et, par suite, le désir lui manque de parvenir à ce qui est suprêmement désirable.

Toutefois, ce qu'on fait selon ses possibilités, cela aussi est cher à Dieu. Et, certes, il est inévitable, en raison de l'excellence du mystère et de son caractère ineffable, du fait qu'il se dérobe aux regards, d'en rester bien éloigné. Il ne faudrait pas, néanmoins, avoir peur de l'entreprise, ni hésiter à rendre honneur, selon ses forces, par la parole, à ce qui est au-dessus de toute parole. Ce ne serait, ni raisonnable, ni acceptable, car le but même poursuivi est ici de montrer par la parole que ce qui est célébré se situe au-delà de la parole. De telle sorte que le discours, montrant sa propre faiblesse par la comparaison qu'on en fait avec son objet, obtient cela même qu'il cherche. Même vaincu, il sera justement couronné, ayant, selon les règles, montré sa supériorité en ce par quoi il a été vaincu.

Mais tournons-nous vers le sujet proposé; ou plutôt, faisons avec ardeur l'ascension de la montagne. Combien de temps, en effet, allons-nous nous attarder au pied de celle-ci, admirant la beauté du chemin qui y mène, alors qu'il nous est permis d'accompagner ceux qui ont su s'adapter à la parole ? N'avons-nous pas été jugés dignes de choses plus grandes, d'être éclairés par la nuée, d'avoir ensuite la vue obscurcie, de sortir comme en une extase de ce qui se voit et se conçoit ? Ne sommes-nous pas appelés à être initiés, par ce qui dépasse la lumière, à ce qui est au-delà de l'humain, à condition, cela va sans dire, de nous être auparavant purifiés de tout ce qui est matériel ? Il nous reste ensuite, après ce qui vient d'être dit, à entendre cette bienheureuse voix, venant d'en haut, d'auprès du Père, qui atteste sans risque de fraude la divinité du Seul-engendré et nous montre clairement l'identité de son essence par rapport à Celui qui l'a engendré.

Allons-y donc ! Autant que possible, observons, sous la conduite de l'Esprit, ce qui est invisible aux yeux de beaucoup. C'est par lui seul que l'intelligence contemple ce qui est au-delà de la sensation. Par lui, donc, contemplons les spectacles mystiques que nous offre la transfiguration du Seigneur. Et c'est bien, je crois, le but de celle-ci : ce n'est pas d'une autre façon qu'il nous faut chanter son mystère. Elle demande, en effet, qu'une fois saisis la grandeur de l'événement et le sens des paroles entendues, nous rendions plus active la grâce qui réalise en nous, à l'imitation de celui qui est transfiguré, un admirable, un étonnant mystère.

Que dit donc l'Evangile ? Car il est bon, je pense, de partir de là, comme du fondement de notre contemplation ou de notre festin, je ne sais comment l'appeler, tant ma langue et mon intelligence sont comme écrasées par l'excellence de la grâce qui s'offre à elles.

Matthieu, donc, met en scène le Seigneur déclarant à ses disciples : «Amen, je vous le dis : il y en a ici qui ne goûteront pas la mort avant d'avoir vu le Fils de l'homme venant dans son royaume. Et, six jours après, Jésus prend avec lui Pierre, Jacques et Jean, son frère, et il les emmène à l'écart, sur une montagne élevée, et il fut transfiguré devant eux. Son visage resplendit comme le soleil, et ses vêtements devinrent blancs comme la lumière» (Mt 16,28-17,1).

Marc, lui, s'exprime la plupart du temps comme Matthieu. Dans ses paroles et dans ses pensées, il témoigne d'une véritable familiarité à son égard. Aussi bien, son âme était instruite, et son intelligence façonnée, par le même Esprit.

Si, dans le détail, les évangélistes semblent différer quant à une ou deux choses, il n'y a pas là d'opposition, encore moins de combat de l'un contre l'autre ou contre les autres. En effet – s'il m'est permis de philosopher quelque peu à ce sujet –, ou bien ils narrent avec le même souci de vérité les mêmes faits de façon différente, ou bien les uns transmettent ce qu'un autre a par hasard laissé de côté.

C'est en cela qu'ils semblent être en désaccord, sans pour cela partir en guerre les uns contre les autres. Ni tous pris ensemble, ni l'un d'entre eux en particulier, n'ont prétendu mettre par écrit tout ce que, selon une inexprimable économie, le Verbe avait fait étant dans la chair; ce Verbe, dis-je, qui est appelé chair (Jn 1,14), sans pourtant cesser d'être Dieu.

Tous les quatre ont pour seul but la vérité; et, tous ensemble, ils montrent avec force le tout à travers la partie. Ce qui se produit souvent, du fait de l'accord et de l'harmonie des mots suggérés par l'Esprit; d'où, comme dans les membres d'un même corps, quelque chose de continu et d'indissoluble.

De la vérité de ce qui vient d'être dit témoignent, non seulement ce qui est propre à chacun ou ce qui se rencontre chez l'un ou l'autre, mais aussi ce mot placé par le sublime Jean à la fin de son Evangile: «Jésus a accompli encore bien d'autres choses, Si on les relatait en détail, le monde entier ne pourrait, je pense, contenir les livres qu'on écrirait» (Jn 21,25).

On dirait volontiers la même chose de Luc, qui s'exprime ainsi, là où il raconte la grâce de la Transfiguration : «Il se passa environ huit jours après ces paroles. Prenant alors avec lui Pierre, Jean et Jaques, il gravit la montagne pour y prier» (Lc 9,28).

Que fais-tu, toi qui révèles les secrets ? Que dis-tu ? «Il se passa environ huit jours après ces paroles». Qu'allons-nous faire, alors que Marc et Matthieu proclament d'une seule voix : «Et, six jours après, Jésus prend avec lui Pierre, Jacques et Jean son frère, et il les emmène à l'écart sur une montagne élevée, et il fut transfiguré devant eux» ?

Eh quoi ? dit le bienheureux Luc, y a-t-il rien de plus concordant et de plus semblable que ce qui a été dit par moi et par eux ? Ce que nous avons dit, ce qu'ils ont dit, tout cela est en plein accord et a la même force. Eux, en effet, ont omis mentionner le jour où le Verbe avait fait savoir au groupe des apôtres ce qui allait bientôt se passer, comme aussi celui où il allait merveilleusement réaliser ce qu'il avait annoncé. Ils ne comptent que les jours intermédiaires, c'est-à-dire six. A ceux-ci, donc, si tu ajoutes les deux autres, tu obtiens incontestablement l'objet de ta recherche et tu remarqueras comment s'accordent entre elles nos paroles, comment elles réfléchissent en elles la beauté une de la vérité, elle qui est plus brillante et plus pure que le soleil...

Puisque je vous ai décrit par la parole, en suivant l'enseignement de saint Luc, la beauté et l'harmonie manifestes du Verbe, eh bien ! sondant hardiment l'impénétrable, je m'en vais dévoiler la splendeur des réalités mystiques cachées dans ce même Verbe : une splendeur qui dépasse autant en éclat ce qui est manifeste, que les réalités intelligibles sont à la fois plus cachées et suffisent davantage que les choses les plus apparentes.

Mais d'abord, vous, les initiés, les amis du Verbe, vous qui êtes épris d'un même amour pour le bien et pour le beau, purifiez avec moi votre ouïe et votre intelligence; purifiez-les par l'Esprit qui éclaire et purifie toutes choses. Ainsi le Verbe, communiant avec vous dans une même nature, se mettra en relation avec vous comme étant ses intimes, et vous montrera, par des initiations que l'homme ne saurait donner, des choses encore plus parfaites.

Que dirons-nous donc, frères ? Quel est ce festin oratoire auquel nous vous convions aujourd'hui ? Quelle est cette contemplation à laquelle nous prétendons nous élever, avec l'aide de l'Esprit ?

Ceux qui ont quelque compétence en la matière disent que le nombre six est, parmi les dix premiers, le seul parfait, parce qu'il est constitué et rempli de ses propres parties. Or, «le Christ, sagesse et puissance de Dieu» (I Cor 1,24), le Verbe, bonté suprême, «le Fils seul-engendré qui est dans le sein du Père» (Jn 1,18), celui-là a été, en six jours, l'artisan de tout ce qui se voit, y compris l'homme, qui est fait d'une âme immatérielle et de cette matière qu'est le corps.

De plus, c'est clairement au nombre de six que sont comptées les formes que prend la charité, de cette charité que rien ne surpasse et à laquelle rien ne peut être comparé; formes selon lesquelles le Seigneur reçoit comme adressée à lui-même la bonté que l'on témoigne à ceux qui sont dans le besoin. A ceux, en effet, qui ont été miséricordieux, il rend miséricorde pour miséricorde et, distribuant dans sa grande générosité le don de la félicité à venir, il dit à ceux qui ont été jugés dignes de se tenir à sa droite : «Venez, les bénis de mon Père, recevez en héritage le royaume qui vous

a été préparé depuis la fondation du monde. Car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire; j'étais un étranger, et vous m'avez recueilli; nu, et vous m'avez vêtu; malade, et vous m'avez visité; en prison, et vous êtes venus à moi» (Mt 25,34-36).

Les formes que prend la charité, ce sont celles qui viennent d'être énumérées : cela, la Vérité elle-même le proclame. C'est aussi par l'amour du prochain que se fortifie l'amour de Dieu, et c'est grâce à cet amour que se montre digne de la félicité espérée celui qui tient son désir sincèrement tendu vers elle. Aussi bien, le Verbe l'établit dans les Evangiles, «à ces deux commandements sont suspendus la Loi et les prophètes» (Mt 22,40).

D'où il ressort que la charité est, de tous les biens, l'œuvre la plus complète et la plus haute, parmi celles dont parle la sainte Ecriture. Parmi les formes de vertu par lesquelles l'homme s'unit et s'attache à Dieu, par lesquelles il hérite de la gloire et du royaume d'en haut, il n'en est aucune qui ne dépende de l'amour, aucune qui ne soit par lui secrètement assumée, tenue ferme et bien protégée.

C'est pourquoi la charité seule, bien dirigée à travers la sizaïne de ses parties, constitue la suprême perfection et pureté de la philosophie telle qu'elle peut exister parmi les hommes; de cette philosophie passant à l'action dont on dit que le but est le Bien, c'est-à-dire Dieu lui-même. Après quoi, allumant le feu de la théologie, elle unit tout particulièrement l'homme à Dieu.

Mais pourquoi avoir dit ces choses ? Pour la raison suivante, à mon avis. Prenons un homme, un disciple, qui va être élevé avec le Verbe sur la montagne de la plus haute contemplation. L'inaccessible gloire du royaume va lui être révélée. Il a été jugé digne d'une théophanie visible et intelligible. Celui-là a entendu le Christ prédire l'avènement prochain de son royaume (voilà ce qu'est la transfiguration où l'Immuable a fait briller devant nous, plus clairement que le soleil, notre condition réelle). Celui-là, dis-je, nourrira et désaltérera un Christ qui a faim et soif du salut de tous. Ou, pour le dire autrement, en ceux qui sont dans le besoin, il nourrira et désaltérera celui qui a établi sa demeure en ceux qui le reçoivent par la foi. Pressé du désir de bien faire, il accueillera l'étranger, vêtira celui qui est nu, aura soin du malade et ne délaissera pas celui qui est en prison.

Mais le désir du bien est insatiable; il ne s'arrête pas à ce qui se voit. Celui qui en est animé ne limitera donc pas aux choses extérieures une charité qui s'adresse en définitive au Maître ami des hommes. – T'ose parler ainsi en me souvenant de ce qu'il a dit : «Autant vous avez fait à l'un de ces plus petits, autant vous l'avez fait à moi» (Mt 25,40). – Il pénétrera à l'intérieur, aura soin des maladies de l'âme et pensera au traitement qui convient. «Il installera en un lieu d'herbe fraîche» ces créatures raisonnables, nouvellement attachées à la piété, et il les nourrira avec sollicitude «auprès d'une eau tranquille» (Ps 22,2).

C'est ainsi qu'il recueillera volontiers à son propre foyer celui, quel qu'il soit, qui est loin de sa patrie et, devenu un vagabond, se trouve en terre étrangère. En l'accueillant ainsi, il se souvient de celui qui s'est fait hôte et voyageur à cause de nous. Mais aussi, il éloignera celui à qui il a affaire d'une vie terrestre et divisée pour le faire émigrer vers l'assemblée une et céleste des saints, là où se trouve la cité de Paul et de ceux qui craignent le Seigneur (cf. Ph 3,20).

Un autre a été dépouillé des biens paternels; il a quitté cette robe d'incorruptibilité qui fait l'objet d'un libre choix. Celui dont je parle le voit. Il est saisi de pitié devant sa nudité, et il le vêt de nouveau, en lui faisant connaître la vie bienheureuse, celle qui est selon Dieu.

Qu'en est-il de celui qui est «faible dans la foi» (Rm 14,1) et qui se conduit encore comme un enfant à l'égard du discernement ? Passera-t-on outre en gardant le silence ? Non, assurément ! On le ramènera au plus vite à la santé désirable et à la fin qui lui convient. Par la parole de vérité, on chassera de chez lui les impressions non conformes à la raison, et on restituera à son principe ce qu'il y a d'inné dans l'esprit. Le couple de la partie sensible, c'est-à-dire l'agressivité et le désir, on leur

indiquera la voie de la raison, leur donnant des ailes pour faire ce qui se doit, et les rénovant dans l'Esprit.

Il y a encore celui qui est emprisonné dans les ténèbres de l'ignorance et est empêché de voir la lumière que procure une connaissance assurée. Celui qui, au contraire, domine par sa perspicacité ce lieu obscur, brisera les liens de l'ignorance par une parole éclairant, telle celle d'un ange, l'esprit en prison, et le conduira à la lumière d'une liberté et d'une vie qui soient selon le Christ. Ainsi ne sera-t-il plus, désormais, soumis au joug de l'esclavage, ni empêché de marcher librement vers les beautés célestes.

L'âme illuminée par l'amour, le disciple exposera tout cela et toute autre chose semblable de deux manières, avec les mots et de la façon qui conviennent. Nous sommes doubles, en effet, puisque composés d'une âme et d'un corps, et double doit être la sollicitude dont tous nous avons besoin, l'un plus, l'autre moins. Cela, aussi longtemps que notre volonté est sujette au changement, et que la matière, en nous, provoque le désordre et l'inconstance, ou bien est elle-même victime de désordres ou d'ennuis provenant de l'extérieur.

C'est pourquoi il convient absolument que nous nous traitions les uns les autres avec humanité. Nous en retirerons ainsi nous-mêmes un bienfait plus grand. De celui qui le reçoit, le bienfait revient en effet grandi à celui qui l'a accordé, et il se produit en l'occurrence une sorte de réciprocité. En quoi l'homme, très clairement, imite Dieu. Or l'imitation a pour effet la proximité, et la proximité une assimilation : ce qui est le plus grand de tous les biens.

Vois-tu quel est le fruit de l'amour des hommes, combien il est grand ? L'observation des six commandements – nombre parfait – a chassé toute crainte servile, a chassé aussi le mauvais fardeau des passions. Celui dont nous parlons s'est purifié dans toute la mesure du possible; il est devenu parfait en amour. Le voilà maintenant qui remporte le prix de la vertu : une connaissance infaillible de ce qui est soumis au temps et à la nature. Il voit le monde créé en six jours, le monde matériel et visible, comme la figure de cet autre monde qui transcende la sensation. Il aperçoit ainsi l'invisible à travers le visible, et il transforme harmonieusement en splendeur intelligible et radieuse la beauté de ce qui se voit. Ainsi la création dirige-t-elle son esprit vers celui qui est son principe.

Quand, de la sorte, action et contemplation auront atteint leur perfection – celle qui ressort des six commandements divins et que manifestent les six jours durant lesquels le monde est apparu –, alors il pourra saisir clairement le mystère du nombre huit. Cela, à mon avis, quelqu'un qui aime à contempler et a dépassé la sensation pourra le découvrir dans l'enseignement de Luc. Ce qui, de toute façon, est vrai, c'est que ceux qui sont parvenus, autant qu'il est possible, au-delà de la chair et du monde, apprendront à connaître l'état futur à partir des choses dont ils ont fait l'expérience : assez, en tout cas, pour frayer la voie à la gloire et à la grâce qui, sur la montagne, doivent être manifestées aux plus perspicaces.

Mais une fois qu'ils en auront fait l'ascension avec Jésus et auront pénétré dans la nuée, ils en auront la vision d'une façon beaucoup plus nette et plus sublime. A travers les vêtements du Verbe, devenus blancs comme neige et resplendissants comme la lumière, ils seront jugés dignes de les contempler d'une façon mystique, les symboles ayant désormais cédé la place à la vérité.

Quant aux vêtements du Verbe, ils seraient, selon la contemplation qui se fait dans l'Esprit, ceux dont il se couvre et par lesquels il se découvre. Ceci est d'une certaine façon paradoxal. C'est, me semble-t-il, selon une forme unique que l'intelligence spirituelle doit considérer les dits et les faits qui furent ceux du Sauveur durant sa vie pure et immaculée; vie telle qu'elle apparaissait aux yeux du monde selon l'économie de la chair, sans être toutefois annexée par lui; vie incomparablement libre de tout mal; cause, au contraire, de toute pureté, de toute sainteté, chez nous, et devenue un modèle pour la nature.

C'est ce mode de vie qu'a connu pour nous celui qui, étant au-dessus de tout être, est véritablement venu vers l'être, en recevant un être supérieur à l'être. C'est

lui encore qui a resplendi d'une façon extraordinaire sur la montagne, sans pour autant de- venir plus brillant ou plus sublime qu'il ne l'était auparavant, loin de là! Ce sont plutôt les disciples qui, alors parfaits et initiés, ont pu le contempler tel qu'il était déjà auparavant.

Les paroles, donc, et les actions qui ont rempli la vie du Sauveur, paroles dans lesquelles se révèle la profondeur de l'économie du Verbe à notre égard, ces paroles, dis-je, et ces actions pourraient bien, et non sans raison, nous apparaître comme ses vêtements. Ou bien on dira que les unes et les autres, en raison de leur complète pureté et de leur extrême éclat, sont représentées par ces mêmes vêtements dont l'éclat égale celui de la lumière.

Mais on pourrait comprendre encore d'une autre façon ce que sont ces vêtements du Verbe; d'une façon qui ne serait pas, je pense, indigne de l'Esprit. Ce seraient, par exemple, la magnificence, la somptuosité, de ce qui a été produit, amené à l'existence, par ce même Verbe; ou encore, bien entendu, l'Écriture sainte.

La première – la création – manifeste comme son Créateur et sa cause, caché en elle sans en être souillé, celui qui est invisible et infini; l'autre révèle à ceux qui sont dignes de l'Esprit le Verbe qui aime à séjourner, à demeurer mystiquement en elle. Toutes deux, en effet, sont purifiées et clarifiées par l'Esprit; et à ceux qui sont épris des choses divines et aiment à les contempler, elles paraissent, grâce à leur pureté, «telles qu'un foulon sur terre ne saurait blanchir» (Mc 9,3). «L'Esprit, en effet, sonde toutes choses, et jusqu'aux profondeurs de Dieu» (I Cor 2,10).

Ainsi donc, le Verbe, caché sous ces vêtements, se manifeste à travers eux. Il envoie la lumière qui le fait connaître à ceux-là, bien entendu, que l'Esprit a menés à la perfection, c'est-à-dire à Pierre, à Jacques et à Jean. Parmi eux, Pierre, appuyé fermement sur le Rocher, reçoit quant à lui le fondement de la foi et l'Église se construisant par les vertus. Aux autres, les «fils du tonnerre» (Mc 3,17), à ceux qui ont une base ferme, inébranlable – le Rocher immobile –, est confiée par le Verbe la vision mystique de la théologie la plus sublime.

L'un suggère la profondeur, les autres la largeur, je pense, et a hauteur de la foi: dimensions qui, cependant, à cause de l'impossibilité où l'on est de cerner le mystère, dépassent de partout toute infinité.

Oui, c'est bien là ce que sont les vêtements du Sauveur, et telle est bien leur splendeur. Mais que dire de ce visage qui brille d'un si vif éclat? Cette prodigieuse beauté, la plus haute et la plus précieuse des choses qui se peuvent désirer, garante d'une joie sans fin pour ceux qui la contemplant, dans quelle mesure peut-on croire qu'elle est saisie lorsqu'elle se manifeste? Cette chose cachée, plus divine et plus nouvelle que toute autre chose, quelle est l'intelligence qui l'apercevra, quel est le discours qui arrivera à la décrire? Car si les vêtements sont ce qu'on nous dit, à cause de l'éclat qui jaillit de l'intérieur, qu'en est-il de ce qui par eux est enveloppé et caché, échappant ainsi à la vue et à la connaissance?

Si donc cela apparaissait sans voile... Mais, que dis-je? Si par un seul et saint habillement, celui qu'il s'est préparé à partir d'un sang virginal et dont, sous l'action de l'Esprit, il s'est mystiquement revêtu; si, par là, il voulait se manifester, qui le verrait comme ils le voient? Rien, en vérité, il n'y a rien de ce qui se voit dans la création qui soit capable de saisir une splendeur aussi surabondante. Rien, il est vrai, n'est exclu de la communion du Bien, mais rien ne le possède entièrement. C'est seulement dans la mesure et de la manière qui leur convient qu'il est accessible à ceux qui y participent et qu'il peut être saisi par eux. Cela, à cause de son extrême bonté, qui le fait cheminer et se répandre sur toutes choses par des illuminations distribuées sans compter.

S'il fallait une preuve de ce qui vient d'être dit, ce serait bien cet heureux état d'âme, bien digne d'être chanté, qui fut celui des apôtres sur la montagne, lorsque la lumière inaccessible et intemporelle, ayant transfiguré la chair du Verbe, la fit resplendir sur un mode sursensuel, par la surabondance d'un jaillissement de lumière.

Ne pouvant, en effet, soutenir l'éclat de cette chair irréprochable, éclat qui, de la divinité du Verbe, rayonnait à travers elle, «ils tombent la face contre terre» (Mt 17,6).

Ô merveille ! Ils opèrent une sortie parfaite à l'égard de la nature, ils sont accablés par le sommeil et par la peur, ils ont fermé la porte à leurs sensations et fait cesser en eux tout mouvement, toute perception, de l'intelligence; et par la vertu même de cette ténèbre divine, invisible, transcendant toute lumière, ils sont rassemblés en Dieu. Ne voyant absolument plus rien, ils deviennent bénéficiaires de la vision véritable. Par le fait même qu'ils restent passifs dans l'inconnaissance, ils obtiennent la connaissance suprême et sont initiés à un état de veille supérieur à tout phénomène de conscience. Paradoxalement, l'état de veille devient sommeil; ou plutôt, c'est le sommeil qui se fait état de veille et qui se voit confier, par l'absence même des perceptions de l'esprit, la connaissance des choses surnaturelles.

Oh, qui me donnera la faculté de discourir que je souhaiterais posséder ? Qui, d'ailleurs, serait capable de s'élever à la hauteur d'un tel mystère ? Quelle démarche intellectuelle, à la seule vue d'un tel prodige, ne s'arrêterait pas aussitôt et ne céderait pas la place à ce qu'il y a en lui d'inaccessible ? David, je crois, en avait déjà eu, dans un mouvement de l'Esprit, le pressentiment. Instrument royal et prophétique, il s'était écrié, s'adressant au Dieu de l'univers : «Le Thabor et l'Hermon, en ton nom, crient de joie» (Ps 88,13).

Il prédit donc qu'ils se réjouiraient. Mais, le mystère de la Transfiguration, ce qu'il serait, sa nature, sa grandeur, – car c'est bien de cela, n'est-ce pas, que devaient se réjouir le Thabor et l'Hermon ? –, David l'honore par son silence, car il est proprement indicible et inconcevable. Il ne devait être connu, s'il m'est permis de parler ainsi, d'expérience, qu'au moment opportun, et par ceux-là qui en seraient dignes.

Arrivé à ce point de mon discours, je crois bon d'expliquer comme à tâtons les paroles que Pierre, alors qu'il n'avait rien à dire, a pourtant prononcées sous l'impulsion de l'Esprit et sous l'effet d'une joie indicible. L'âme, en effet, surnaturellement réjouie par l'apparition de la lumière et de la vision de Dieu, et saisie d'un transport divin – , l'apôtre se sentait incapable de traduire par des mots ce qu'il éprouvait. Ne supportant pas, toutefois, que la grâce se répande dans le silence, il profère quelques mots : des mots qui ne sont ni sots ni stupides, comme certains voudraient le croire. Au contraire, il en fait comme les germes et les rejetons de l'indicible initiation qu'il recevait de Dieu. Et que dit-il ? «Seigneur, il est bon pour nous d'être ici» (Mt 17,4).

Pourquoi donc Pierre ? – Afin que, loin du tumulte confus engendré par les hommes, l'âme et les sens purifiés de tout ce qui se fait et se dit, nous ayons, Maître, la jouissance durable de ton inexprimable théophanie. Or, qu'est-ce qui pourrait être meilleur que cela ? Quoi de plus désirable, de plus aimable, pour quiconque a un peu de sens ? Aussi Pierre propose-t-il : «Seigneur, si tu le veux, faisons ici trois tentes: une pour toi, une pour Moïse et une pour Elie» (Mt 17,4).

Il est bon, en effet, que la lettre de la Loi, enfin accomplie – elle que signifie Moïse –, et que la loi vivante de la nature, représentée par Elie, le prophète toujours en vie –, que toutes deux aient une demeure auprès de toi, le Verbe fait homme et habitant chez les hommes. N'es-tu pas le repos véritable, le Seigneur de la vie et de la mort, par qui vivent tous les saints, eux qui pourtant sont passés par la mort selon la nature ? N'es-tu pas le Roi de toutes choses, leur principe de cohésion et leur cause ?

Ainsi éclairés par une lumière de soi inaccessible, tes apôtres te manifesteront au monde, toi, le Verbe, qui habite et te pro- mène parmi eux. Ils le feront lorsqu'ils auront abandonné leur mode de vie antérieur et accueilli ta vie à toi, celle qui vient de l'Esprit et du feu divin, selon ce que dit l'Évangile (cf. Mt 3,11); vie sublime, immatérielle, vie qui n'a pas de fin, qui ne vieillit ni ne périt, mais qui, par l'ardeur de l'Esprit, progresse et s'élève vers ce qu'il y a de plus grand et de plus divin, selon l'infinité de la grâce reçue.

Pénétrons maintenant à l'intérieur de la nuée et demandons- nous ce qu'elle a à nous dire. Imitons autant que possible ceux qui ont été vus dans cette nuée, conversant avec Jésus (cf. Mt 17,3), nous attachant à l'Esprit qui se cache dans la profondeur. De la sorte, nous ne serons pas loin de la contemplation qu'ils représentent.

Disons donc que cette nuée lumineuse, d'où sort la voix du Père, proclamant hautement qui est et d'où vient le transfiguré, n'est autre que cette colombe qui, peu auparavant, planait sur le Jourdain : l'Esprit saint, donc, descendant sous la forme d'une colombe et demeurant sur celui qui est baptisé (cf. Jn 1,33) et qui lui-même baptise, au témoignage de Jean, «dans l'Esprit et dans le feu» (Mt 3,11). C'est bien chez lui, en effet – est-il besoin de le dire ? –, que l'Esprit trouve sans interruption son repos, du fait que les trois Personnes résident l'une chez l'autre.

Pour donner à la nuée cette interprétation, nous pouvons invoquer l'enseignement du grand Apôtre. Il écrit en effet aux Corinthiens : «Je ne veux pas que vous l'ignoriez, frères : nos pères ont tous été sous la nuée; tous ont traversé la mer; tous ont été baptisés en Moïse dans la nuée et dans la mer» (1 Co. 10,1-2). Par la nuée il figure l'Esprit, par la mer l'eau. De l'un et de l'autre, par l'un et par l'autre, vient cette source qu'est le baptême, ou plutôt le grand et beau don de la naissance en Dieu.

Il n'y a pas, en définitive, d'autre manière pour le Père de se voir dans le Fils, si ce n'est dans l'Esprit saint, qui procède d'auprès du Père et aime à demeurer et à se reposer dans le Fils; tout cela en raison de ce que leur nature, leur trône, l'honneur qui leur est dû, ne font qu'un.

Ici donc, comme au Jourdain, c'est le même mystère de la Trinité qui se manifeste : mystère d'unité, d'une divinité sans commencement; mystère, exprimé chaque fois par les mêmes paroles; j'ajouterais volontiers : et par les mêmes faits; du moins pour qui sait observer les choses divinement, en se plaçant, guidé par l'Esprit, au-delà de tout le créé. Voilà pourquoi ceux des apôtres qui furent choisis, ont été plongés dans la nuée et perdirent, sous l'effet de la lumière émanant de la face du Seigneur, toute activité visuelle. Sortant ainsi de tout ce qui se voit; sortant en outre d'eux-mêmes, ils reçurent leur instruction de la cécité et de l'ignorance. La divulgation du Verbe, la ténèbre qui est l'Esprit, et la voix du Père sortant de la nuée leur enseignèrent le mystère qui transcende toute affirmation et toute négation.

Sous cette nuée surviennent Moïse et Elie. On les voit s'entretenir avec Jésus et annoncer son exode par la croix. Le premier représente, comme je l'ai dit, la Loi écrite, l'autre la loi naturelle. Cela, pour que le Verbe, discerné à travers l'une et l'autre «à maintes reprises et de bien des manières», comme dit l'Apôtre (Heb 1,1), soit reconnu comme étant l'auteur de l'une et celui qui accomplit l'autre. Se présentant lui-même comme la fin bienheureuse de l'une, il renouvelle par l'Esprit celle qui pour ainsi dire avait été abolie et réduite à rien par la conduite déraisonnable d'êtres pourtant doués de raison. Les faisant venir auprès de lui, il montre en lui-même qu'elles ne diffèrent en rien l'une de l'autre.

Finalement, elles disparaissent, occultées qu'elles sont par le soleil de l'Evangile; ou plutôt, illuminées par lui et attirées vers le haut; ou, pour mieux dire encore, ramassées en un seul mystère avec ce Soleil lui-même. Ainsi aboutissent-elles à ce qu'il y a de meilleur et sont-elles complètement vaincues.

Heureux donc celui qui reçoit la science de ce qui se révèle mystiquement dans le Verbe épaissi par la chair et devenu, à cause de nous, objet de nos sens! Heureux est-il s'il n'outrage pas la grâce et ne se montre pas indigne du don de l'Esprit ! Il regardera alors le Verbe comme étant la seule et unique Loi. Et non seulement il le regardera, mais, éclairé par l'Esprit, il s'assimilera à celui qui, pour nous, a vécu d'une manière nouvelle la Loi divine et la loi humaine. Car, si c'est pour nous qu'il s'est fait homme, c'est aussi pour nous qu'il a vécu et qu'il nous a fait don d'une manière de vivre supérieure à ce qu'offre le monde. En l'accueillant, la vie humaine, quittant la stérilité qu'avait provoquée le péché, s'est révélée féconde chez ceux qui appartiennent à l'Esprit. C'est d'ailleurs pourquoi les hommes s'unissent aux chœurs

des anges et chantent avec eux : «Gloire à Dieu dans les hauteurs ! Sur terre, paix ! Bienveillance pour les hommes !» (Lc 2,14).

Tu as donc maintenant, mon cher, l'explication de ce mystère. Elle est assurément de beaucoup inférieure à ce que tu espérais; elle ne l'est pas à notre capacité. Cherches-en, si tu le désires, une plus haute, plus mystique, auprès du Verbe lui-même qui, à cause de toi, a porté le poids de la chair et a enduré le supplice de la croix. Une fois que tu l'auras reçue, garde-la avec soin en tout ce qu'elle aura d'indicible, obéissant par là au Verbe, jusqu'à ce que lui-même, le Seigneur qui, souffrant dans sa chair, a vaincu en toi la mort, ait ressuscité des morts (cf. Mt 17,9). Il ressuscitera alors celui que la faute avait fait mourir, et il le déifiera par son Esprit.

Au dire de Salomon et c'est bien vrai ! –, «il y a un temps pour tout» (Qo. 3,1). Sachant cela, ne te montre en aucune façon indigne de la grâce, et qu'une vie indolente ne te fasse pas perdre les biens célestes, exempts de trouble. Rejette toute insouciance, débarrasse-toi de ton penchant pour les choses matérielles, et donne-toi tout entier aux choses meilleures et célestes. Accueille la symbiose qui t'est offerte avec le Verbe, symbiose pure et heureuse, opérant la déification et donnant accès à des biens ineffables.

Il faut aussi qu'apparaisse en toi la vraie vertu, celle qui se forme et est représentée par la somme des vertus, ainsi que la vérité, celle qui est clairement révélée par l'infaillible contemplation des êtres. Ainsi, par la sagesse, sera connue cette Sagesse en laquelle «tout subsiste» (Col. 1,17) et qu'il faut louer et honorer comme étant à la fois la cause de tout et celle qui donne leur cohésion aux choses en devenir. Et, pour le dire simplement, il faut que Dieu soit glorifié en toi par l'une et par l'autre, par la vertu et par la contemplation, lui que, dans la Trinité, nous adorons et contemplons comme la fin souveraine et la plus pure de la vertu et de la contemplation, en raison de laquelle tout le reste existe, tandis qu'elle même n'a pas de raison d'être en dehors d'elle.

Tu le vois, cher ami: ce sont des dons excellents qui t'ont été faits; et il en va de même de ceux qui seront accordés à quiconque prend son élan vers Dieu. Vraiment, les mystères divins qui te concernent dépassent toute intelligence et tout discours. C'est pourquoi tu ne dois pas te laisser choir, dominé par l'insouciance. Ne t'ignore pas toi-même, ne méprise pas le cadeau qui t'est fait. Fais honneur bien plutôt à l'appel qui t'est adressé, ne te montre pas ingrat quand tu reçois un bienfait, ne supporte pas de mauvaise grâce d'avoir trouvé, gratuitement, le salut.

Laisse à la terre ce qui est de la terre. Qu'est-ce, en effet, que la terre pour toi ? Le Verbe ne l'a-t-il pas commandé : «Laisse les morts ensevelir leur morts!» (Mt 8,22) Est mort, toute évidence, ce qui est sujet à la corruption et conduit à la mort ceux qui s'en soucient. C'est ainsi que les morts enterrent leurs morts, et sont privés de la vraie vie ceux qui s'attachent à ce qui est corruptible; ils reçoivent par là leur salaire : en arriver à être appelés des morts! Y a-t-il un sort plus malheureux ?

Dépouille-toi donc de tout ce qui ne fait que passer et est en flux constant; ou plutôt, rejette délibérément tout ce qui disparaît avec cette vie et avec le petit bout de chair qui est tien. Joins-toi au Verbe qui, lui, ne fait pas mine de revenir en arrière, lui qui, à cause de toi, s'est vidé de lui-même (cf. Ph. 2,7). Ayant pris une forme étrangère, il t'a porté tout entier avec tout ce qui est en toi, afin de liquider en lui-même le mal qui était en toi et de te libérer parfaitement du péché.

Fais route avec le Christ: à cause de toi, il a fait route à travers le monde. Ne reste pas en arrière, ne t'arrête pas dans ta course, l'esprit dominé par je ne sais quoi. Accompagne celui qui monte aux cieux, transporte là ton âme et ta vie. Il t'est bon de te trouver auprès de Dieu, là où se tient la joyeuse assemblée des saints (cf. Heb 12,23), là où s'entend la gaieté des banquets.

Enfin, combattant le bon combat (cf. II Tim 4,7), aie à la fois crainte, afin de ne pas t'enfler d'orgueil en voyant la grandeur et la beauté de tes vertus, et désir, pour ne pas te laisser vaincre par la lassitude, mais pour, au contraire, continuer à progresser toujours et à t'élever vers le Bien véritable.

Puisses-tu donc conserver toujours ferme et sans tache cette divine, cette céleste passion ! Ce vers qui te porte ton désir n'a en effet ni commencement ni fin. C'est là d'ailleurs sa définition même, d'être de toutes parts sans limite, enfin. Puissions-nous être dès maintenant jugés dignes de jouir d'une brise – la sienne – qui souffle avec constance et, lorsque nous partirons d'ici, d'être mêlés à ce bien que nous désirons en toute pureté ! Pr la grâce et l'amour qu'a pour les hommes notre Seigneur Jésus Christ, par qui et avec qui soient au Père et au saint Esprit, gloire et honneur et puissance, maintenant et toujours, et pour les siècles des siècles. Amen.

VCO